



DOI :

## Culture

### Sommes-nous tous des stoïciens ?

Jean-Claude Léculier

*Il n'y a plus de philosophes stoïciens depuis longtemps. De plus la philosophie du Portique, comme on l'appelle aussi, est un tout lié à une conception du monde, une physique, des modes de comportement et des structures de pensée qui apparemment, ne peuvent en aucun cas être les nôtres. Enfin, ce monde-là est pour nous une histoire dans l'histoire de la philosophie. Pourtant, à y regarder de près tout en restant stoïque, des traces de cet art de vivre perdurent toujours en nous, comme en témoigne l'usage bien déformé du dit adjectif ! Être Stoïcien était un art de vivre car pour un philosophe grec de cette époque, aucune théorie ne pouvait être enseignée pour elle-même mais seulement comme support d'un comportement dont le but ultime était la sagesse et donc le vrai bonheur. La vie du maître était le premier élément de son enseignement. Il ne s'agit donc pas ici de rafraîchir uniquement nos connaissances théoriques sur un aspect de l'histoire de la philosophie mais de mettre en évidence ce qui en nous, pense ou agit en stoïcien, que nous le sachions ou non.*

### Que connaissons-nous du stoïcisme ?

#### De Zénon de Cittium à...

Bizarrement peu de choses pour une philosophie qui a dominé la pensée grecque pendant près de cinq siècles ! Un peu d'histoire s'impose donc... Zénon de Cittium, à ne pas confondre avec Zénon d'Elée qui lui fut bien antérieur, en est le créateur à Athènes vers 300 av JC. École nouvelle certes, mais pas hors sol pour autant : le Portique se reconnaît en effet une filiation avec Socrate et la manière de vivre des Cyniques d'un côté et avec Héraclite de l'autre. Malgré sa célébrité, rien ne nous est parvenu de lui, sinon des citations éparées tout au long de l'antiquité. Il nomme lui-même pour lui succéder un disciple à la pensée plutôt lente, qui n'était pas le plus habile en syllogismes, ni le plus coriace en polémiques. En peu de mots, un simple athlète devenu porteur d'eau et converti à la philosophie : Cléanthe ! Mais ce dernier eut une vie si conforme à ses idées qu'il fut rapidement considéré comme un sage et qu'une statue de lui fut érigée dans sa ville natale. Il écrivit de nombreux livres, tous perdus aujourd'hui. Perdus aussi les ouvrages de son successeur, Chrysippe, ancien coureur de fond mais au contraire brillant logicien et écrivain prolifique, devenu tout aussi célèbre dans toute l'antiquité. Tous les textes de ces fondateurs étaient encore disponibles dans l'antiquité. Cicéron en parle de façon assez détaillée, et plus encore Sénèque qui se revendiquait stoïcien. Mais ne nous sont parvenus que des ouvrages de la fin du stoïcisme qui, paradoxalement, n'étaient pas à l'origine destinés à la publication. Ces textes proviennent les uns d'un esclave et les autres d'un empereur.

#### Épictète et Marc Aurèle...

Épictète vers l'an 100 après JC était un ancien esclave affranchi d'un affranchi de Néron, nommé Epaphrodite. Il ouvre son école d'abord à Rome puis émigre sur la côte grecque lorsque les philosophes furent chassés de la Ville par l'empereur Domitien. Considéré comme un des grands sages, même si lui-même récuse ce titre, il devint vite célèbre et on venait l'entendre de tous les horizons. Même l'empereur Hadrien, dit-on, serait venu l'écouter. Mais Épictète n'a jamais rien écrit. C'est un de ses élèves, haut fonctionnaire romain nommé Arrien, qui transcrivit une partie de ses



paroles sur huit livres dont quatre subsistent de nos jours. Est-ce du *verbatim* pur ou une certaine réécriture, nous ne le saurons jamais. Peu importe car nous y avons un aperçu d'Épictète en action avec ses élèves et aussi des éléments très importants, bien que très incomplets, de son enseignement. Moins d'un siècle plus tard, l'empereur Marc-Aurèle est empêtré dans des guerres interminables avec les *Barbares* du Nord. L'Empire était à son apogée et il devenait de plus en plus difficile de le préserver. Marc Aurèle écrit alors pour lui-même ses *Pensées*, qui seront publiées à la Renaissance. Il devient l'exemple d'un homme seul, doté de tout le pouvoir, essayant de penser et de vivre autant que faire se peut en stoïcien. Tout cela ne nous donne pas une connaissance globale de tout le stoïcisme mais un bon aperçu de ce qui a pu en rester tout au long de notre civilisation et chez Montaigne, par exemple.

## Que connaissons-nous de la physique stoïcienne ?

**Le monde est ordonné et beau mais l'être humain revendique, quelque part, une forme de liberté...**

La physique stoïcienne, c'est-à-dire leur conception du monde, fait partie des éléments qui sont certainement très éloignés de la nôtre. Nous pouvons cependant essayer d'en comprendre les grandes lignes. L'univers, mais les stoïciens parlent plutôt de la Nature ou selon les moments de Dieu ou des dieux, est un être vivant, un feu artiste et créateur. Ce feu est doué de raison et de volonté et engendre tout ce qui existe en fonction de cette même raison, ce qui en explique l'ordre et l'harmonie. Le monde est ordonné et beau, comment pourrait-il être le produit du hasard, ou d'une succession de hasards ? Les stoïciens s'opposent en cela aux rencontres fortuites d'atomes fondant la physique de leur ennemi héréditaire, les épicuriens. Donc, tout est dans Tout, si l'on peut dire. L'homme fait partie de cette nature et la raison dont il témoigne n'est qu'une partie de la Raison universelle. Mais tout ce qui lui arrive, à lui comme à tout le reste, a dès lors, un caractère nécessaire et inévitable : il parle alors de destin. Sa liberté de changer quoi que ce soit n'est pas plus grande que celle de changer sa trajectoire pour le caillou en train de tomber ! Constat parfaitement logique et pourtant difficilement acceptable. L'être humain se sent différent des animaux précisément parce qu'il revendique, quelque part, une forme de liberté. C'est là qu'est le principe même du stoïcisme : découvrir où peut bien se situer cet espace de liberté et le cultiver tout au long de la vie du philosophe.

**Mais où se trouve cet espace de liberté ?**

On peut déjà en avoir une idée par une histoire de la vie d'Épictète, authentique ou non, peu importe. Lorsqu'il était esclave, son maître voulut savoir jusqu'où sa prétendue sagesse lui permettait d'aller. Il lui tordit donc la jambe dans un engin tournant afin de le faire céder. « Attention, lui dit calmement Épictète, si tu continues, tu vas la briser ». Ce qui arriva évidemment. « Je te l'avais bien dit, maintenant elle est brisée ».

Le message est celui-ci : tu peux me briser un bras, ou une jambe, ce n'est pas moi que tu brises ; tu peux me mettre dans un cachot, ce n'est que mon corps que tu emprisonnes. Tu peux arrêter et torturer ma famille ou mes amis, cela ne me concerne pas. Et ainsi de suite. Que reste-t-il au bout du compte ? Ni mon corps, ni tout ce qui l'entoure ni les biens dont je peux profiter : une pure coïncidence, une citadelle intérieure, comme l'appelle Pierre Hadot. Personne n'a le moindre pouvoir sur elle, sinon moi. Si je le veux, elle sera toujours libre, en deçà ou au-dessus de toutes les vicissitudes. Cette Âme comme l'appellent plutôt les stoïciens, n'a pourtant rien d'un arrière-plan abstrait, elle est bien présente dans trois domaines qui sont nos jugements, nos désirs et nos actions. Le domaine de travail du stoïcien est donc clairement défini par ces trois éléments.



### De toutes les choses du monde, les unes dépendent de nous, les autres n'en dépendent pas...

Nous sommes là au cœur et au fondement de la pensée stoïcienne. Évidence ? Pas tant que cela, nous passons notre temps à les confondre en faisant intervenir des jugements, en bien ou en mal et dans des choses totalement extérieures à nous.

Soit une phrase comme celle-ci : « C'est affreux, il a été mis en prison ». Que contient-elle ? Une information que je reçois : j'apprends qu'il a été mis en prison. Une réalité qui est la source de cette information : il a été mis en prison et un jugement : c'est affreux. Les deux premières ne dépendent évidemment pas de moi et je ne peux rien sur elles. Elles n'ont rien à voir avec moi et sont donc en elles-mêmes *indifférentes*, c'est le mot des stoïciens. Il n'en est pas de même du jugement dont je les accompagne : celui-là est source de trouble. **A** moi de réaliser qu'il n'est pas de la même nature et qu'il n'a pas sa place ici.

Comme le dit Épictète : « Ce qui trouble les hommes, ce ne sont pas les choses, mais les jugements qu'ils portent sur les choses ». Et de continuer : « Ainsi, la mort n'a rien de redoutable. Ce qui, en revanche, est redoutable, c'est le jugement que la mort est redoutable. Quand donc nous sommes face aux obstacles, aux troubles, aux chagrins, n'accusons jamais personne d'autre que nous-mêmes, c'est-à-dire nos propres jugements. C'est l'acte d'un homme sans formation que de s'en prendre à d'autres de ses malheurs, celui qui a commencé à se former s'en prend à lui-même, et celui qui a achevé sa formation ne s'en prend ni à un autre ni à lui-même ».

### La discipline de l'assentiment...

C'est tellement peu naturel qu'il y faut une formation. Nous devons apprendre à ne donner notre assentiment qu'aux représentations objectives, telles qu'elles sont en elles-mêmes indifférentes, donc, c'est-à-dire encore séparées des jugements de valeur que mes passions ou mes préjugés sociaux créent de toutes pièces : « Les choses ne touchent pas l'âme. Elles ne peuvent produire nos jugements. Elles sont en dehors de nous. Elles ne savent rien d'elles-mêmes et elles n'affirment rien d'elles-mêmes » mais ces propos bien « à propos » sont de Marc Aurèle.

La discipline de l'assentiment consiste donc en un effort constant pour éliminer tous les jugements de valeur que nous portons sur ce qui ne dépend pas de nous. La formation du philosophe est d'abord celle d'une critique des représentations. Cet entraînement quotidien de l'apprenti stoïcien commence par la logique. Pour un Grec de cette époque, cela veut dire avant tout, étude et pratique des syllogismes. Il s'agit d'éviter d'être trompé par ma propre pensée et aussi par celle des autres, fut-ce celle du maître... » Sans la logique, sauras-tu si je ne t'abuse pas par un sophisme ? « Tel pouvait être le questionnement d'Épictète. On voit que ses élèves devaient parfois rechigner à cet aspect un peu rébarbatif de l'enseignement puisque le maître était obligé de les secouer dans cette discipline. C'est pourtant ainsi armé que l'apprenti philosophe pouvait aborder le second type d'exercices quotidiens : l'examen des jugements créés par les représentations.

### Et ces deux petits exercices de discipline de l'assentiment...

« De même que nous nous exerçons à répondre aux questions sophistiques, ainsi nous devrions nous exercer chaque jour à répondre aux représentations, car elles nous posent des questions elles aussi ».

- Le fils d'Untel est mort.
- Réponse : « Cela ne relève pas de notre faculté de choisir, ce n'est pas un mal ».
- Le père d'Untel l'a déshérité, qu'en penses-tu ?
- Cela ne relève pas de notre faculté de choisir, ce n'est pas un mal. (...)



- Il en est affligé.
- Cela relève de notre faculté de choisir, c'est un mal.
- Il l'a vaillamment supporté.
- Cela relève de notre faculté de choisir, c'est un bien.

On voit ici apparaître un élément fondamental de la pensée stoïcienne : le bien et le mal n'existent pas en eux-mêmes ; la Nature est totalement indifférente à nos petites personnes. Seuls existent le bien et le mal moral, c'est-à-dire ceux que nous créons nous-mêmes par nos jugements et nos actions. La maladie, la mort, un accident, ne sont pas plus des maux que le mauvais temps ou la sottise de tel ou tel. Même chose pour des événements que je considère comme heureux mais qui ne sont pas des biens en eux-mêmes.

Nous en arrivons au second exercice imaginé par Épictète : « Voici le type d'entraînement qu'il faut absolument pratiquer. Dès l'aube, quand tu vois quelqu'un, quand tu entends quelqu'un, procède à un examen, réponds comme si on t'interrogeait. Qu'est-ce que tu as vu ? Un beau garçon ou une belle fille ? Applique la règle. Cela relève-t-il ou non de ma faculté de choisir ? Non. Chasse cette pensée. Qu'est-ce que tu as vu ? Quelqu'un qui pleure la mort d'un enfant ? Applique la règle. La mort ne relève pas de notre faculté de choisir. Chasse cette idée. [...] Si nous faisons cela et si nous nous exerçons ainsi chaque jour, de l'aurore jusqu'à la nuit, il se passerait quelque chose, par les dieux. Mais en réalité, bouche bée, nous nous laissons immédiatement prendre par chaque représentation, sinon, c'est seulement à l'école que nous nous réveillons un peu ».

On peut commencer à comprendre pourquoi un tel entraînement est nécessaire : s'il n'est pas trop difficile de considérer comme extérieur à soi l'attribution de richesses ou d'honneurs, par exemple, ranger la mort d'un proche dans la catégorie des indifférents est beaucoup plus problématique.

D'où une autre série d'exercices consistant à se mettre dans une situation par l'imagination et à faire l'examen critique de mes réactions. Imaginer une telle disparition ou tout ce que l'on peut imaginer de pire, pour se préparer... « Rappelle-toi que tu aimes un mortel, que tu n'aimes rien qui t'appartienne en propre » ou encore : « Observe chaque objet et imagine-toi qu'il est en train de se dissoudre, qu'il est en pleine transformation, en train de pourrir et de se détruire » ajouta plus tard Marc Aurèle.

À ce stade, nous apparaît un philosophe proche de l'image que nous avons du « sage » : détaché de tout ce qui pourrait provoquer en lui des passions aux effets négatifs, capable d'accepter même ce qui nous paraît inacceptable, inébranlable en toutes circonstances et dont la vie impressionne par sa sérénité. Mais il peut aussi nous sembler indifférent et fermé au monde qui l'entoure, en un mot, bien insensible. Un « anachorète malade », si l'on osait reprendre à son propos l'amabilité que Nietzsche adressait à Spinoza. De plus, comment croire que s'enfermer dans sa citadelle intérieure puisse véritablement être à la source du bonheur ?

### La discipline du désir

Mais nous n'en sommes qu'au premier palier du travail. Si le stoïcien doit commencer par la discipline sur lui-même, c'est au contraire pour être mieux encore *avec* le monde. Après avoir fait la distinction entre ce qui est indifférent et ce qui est jugement, il faut nécessairement accepter ce qui nous arrive... Et il ne s'agit pas de le faire bon gré mal gré mais bien au contraire d'aimer notre destin. À vrai dire, on aurait pu s'en douter : partie du grand tout et de la Raison universelle, comment pourrions-nous vouloir autre chose que nous identifier au vouloir divin ? Tout événement



est le produit de la totalité des causes qui constituent le cosmos. Et puisqu'il est voulu par le Tout et qu'il est utile au Tout, il faut le vouloir, et il faut l'aimer.

Mais concrètement pour Épictète, qu'est-ce que cela donne ? « Ne cherche pas à ce que ce qui arrive, arrive comme tu le veux, mais veuille que ce qui arrive, arrive comme il arrive, et tu seras heureux ». Pour Marc Aurèle, ce fut : « Tout ce qui est accordé avec toi est accordé avec moi, ô Monde ! Rien de ce qui, pour toi, vient à point, n'arrive, pour moi, trop tôt ou trop tard ». Ainsi conçu, le monde est une fête où tout fonctionne et d'ajouter : « Chemine dans la même direction. De cette fête, nous sommes bien entendu spectateurs et pour nous, les hommes, la Nature aboutit à la contemplation, à la conscience et à une vie en harmonie avec la nature. Veillez donc à ne pas mourir sans avoir contemplé cela ».

Mais nous sommes aussi acteurs et nous avons un rôle à jouer. Cela distingue radicalement l'attitude stoïcienne d'un fatalisme qui consisterait simplement à accepter passivement ce qui arrive. « Que puis-je faire, moi, vieillard boiteux, sinon chanter Dieu ? Si j'étais un rossignol, je ferais l'œuvre du rossignol ; si j'étais un cygne, celle d'un cygne. Mais en réalité, je suis doué de la raison, je dois chanter Dieu. Voilà mon œuvre, je l'accomplis et je n'abandonnerai pas ce poste, autant que cela m'est donné ». Épictète nous recommande de jouer un rôle d'homme que nous n'avons bien entendu, pas choisi. « La discipline du désir nous impose de choisir ce qui nous a été attribué et de le remplir le mieux possible ». « Parmi les gladiateurs de l'empereur, il y en a qui s'irritent parce que personne ne les envoie dans l'arène ni ne leur donne d'adversaire, ils prient Dieu et ils vont voir les organisateurs pour leur demander de combattre. Et parmi vous, personne ne va leur ressembler ? Je prendrais volontiers le bateau pour assister à cela et voir ce que fait mon athlète, comment il traite le thème. Je ne veux pas celui-là, dit-il. Est-ce qu'il dépend de toi d'avoir le thème que tu veux ? On t'a donné tel corps, tels parents, tels frères, telle patrie, telle condition dans cette patrie ». Et puis tu viens me dire : « Change-moi de thème ». « Tu n'as pas de ressources pour faire usage de ce qui t'a été donné ? Est-ce à toi de proposer le thème, et à moi de le traiter d'une belle manière ? Non, et pourtant ne me donne pas cette figure logique-ci, mais celle-là ; ne m'impose pas cette conclusion-ci, mais celle-là ». Et Épictète de conclure : « On verra bientôt les acteurs se prendre pour leurs masques, leurs brodequins et leurs robes. Homme, voilà ce que tu as comme matière et comme thème ». Le thème qui nous est donné est notre rôle du moment. Il peut changer selon les circonstances ou selon notre volonté, mais il n'est pas question de confondre ce masque avec ce qui est universel, un homme toujours libre à l'intérieur. « J'étais sénateur et me voilà mendiant. Quelle importance, ce n'est là que mon costume du moment ».

Mon appartenance au Tout est une donnée. Mon adhésion à cette appartenance est une conquête. En réalité, nous passons le plus clair de notre temps à ignorer ou à dégrader ce lien. Alors, désirer, agir et vivre conformément à la Nature universelle, faire que sa propre nature ne fasse qu'une avec elle, là est la source d'une joie réelle et du bonheur que le philosophe cherchait en empruntant la voie de la sagesse. Cette joie n'est pas une récompense, dit Sénèque, " mais quelque chose qui s'ajoute à elle". Le bonheur réel est dans la participation au mouvement cosmique voulu par la Raison originelle, et rien d'autre.

Voici notre apprenti philosophe replacé dans le cosmos au lieu d'être centré sur sa seule personne avec la volonté de supprimer les contrariétés. Nous sommes passés à quelque chose de positif et il est désormais question de bonheur personnel, même si la voie peut en paraître aride. Reste alors une nouvelle question : comment le sage doit-il se comporter dans cette communauté des humains ?

### La discipline de l'action

À ce stade, notre stoïcien travaille sur lui et sur l'harmonie avec l'univers. Sérénité intérieure et participation au Tout. Il a toutes les caractéristiques du sage de l'antiquité et ressemble assez à un



philosophe cynique en général et à Diogène en particulier, attitude provocatrice en moins. Et même s'il vit dans la cité, il pourrait aussi être confondu avec ces ermites du désert, loin de la société des hommes. Mais tel n'est pas le but des stoïciens. S'il fait partie du Tout, les humains qui l'entourent aussi. L'harmonie ne peut donc consister à vivre dans un tonneau. C'est pourquoi au tableau qui vient d'être dressé, il faut ajouter un troisième volet celui de l'action.

### Soit, mais comment agir et agir sur quoi ?

#### *« Aimer même ceux qui commettent des fautes »*

Tout d'abord, se convaincre de cette communauté qu'est la société des hommes : « Le propre de l'homme, c'est d'aimer même ceux qui commettent des fautes. Cela se réalisera si tu prends conscience du fait qu'ils sont de la même race que toi et qu'ils pêchent par ignorance et contre leur volonté ». Et Marc-Aurèle va encore plus loin « Ta seule joie, ton seul repos : passer d'une action accomplie au service de la communauté humaine à une action accomplie au service de la communauté humaine ». Cet altruisme universel est légitimé à son tour par la logique stoïcienne : « Personne ne se lasse de ce qui lui est utile. Or c'est être utile à soi-même que d'agir conformément à la nature ».

#### *« Ne te lasse pas d'être utile à toi-même en étant utile aux autres »*

« J'ai fait quelque chose au service de la communauté humaine. Donc, j'ai été utile à moi-même ». Que peut vouloir dire être utile aux autres pour un individu dont le plus clair du temps consiste à se maintenir dans son être ? Car c'est ce travail quotidien sur lui-même, consistant à distinguer ce qui dépend de lui de ce qui est indifférent, qui le rend singulier. La réponse vient d'elle-même si l'on y associe une thèse longuement et difficilement défendue par Socrate mais devenue un credo stoïcien : « nul n'est méchant volontairement ». Cela devient en stoïcisme « quiconque commet une faute est un homme qui n'atteint pas ce qu'il vise et qui se trompe ». Le terrain de l'action du stoïcien est alors tout tracé par Marc Aurèle.

#### *« Il est en ton pouvoir d'instruire pour faire changer d'avis celui qui se trompe »*

### Expliquer

Expliquer, convaincre, enseigner, c'est bien sûr ce que fait Épictète, et tous ses prédécesseurs avant lui. C'est aussi ce que souhaite Marc-Aurèle, non plus dans le domaine d'une école et de ses exercices, mais dans celui de l'action quotidienne et universelle qui est le sien. Convaincre dans l'action n'est pas forcément le plus facile : « Dès l'aurore, se dire à l'avance : je vais rencontrer un indiscret, un ingrat, un insolent, un fourbe, un envieux, un égoïste. Tout cela leur vient de l'ignorance où ils sont de la distinction entre les biens et les maux ».

### Enseigner

Mais Épictète met en garde à maintes reprises contre la façon de le faire : pour apprendre, il a fallu lire et travailler beaucoup de livres, faire d'interminables exercices de logique sur « le raisonnement composé » ou « l'argument hypothétique ». Une fois compris ces livres difficiles sur *La tendance*, *L'aversion*, *Le désir* ou *Le devoir*, livres disparus aujourd'hui, la tentation est grande de vouloir à son tour les expliquer purement et simplement. Et d'inverser ainsi le sens même de ce qu'est la philosophie stoïcienne en promouvant le moyen au rang de fin. Si les livres et la parole sont indispensables, ils ne peuvent à eux seuls servir d'enseignement. Ils n'ont de sens et de réalité que s'ils sont vécus et d'abord par celui qui prétend dispenser cet enseignement. Épictète est sans équivoque là-dessus :



« Ceux qui ont purement et simplement reçus les principes veulent aussitôt les vomir, comme quand on a mal à l'estomac. Commence par les digérer, comme cela tu ne vomiras pas. Sinon, ce qui est pur devient réellement un vomissement immanquable. Montre-nous au contraire quel changement se produit dans la partie directrice de ton âme, quand ces principes ont été digérés, comme les athlètes montrent leurs épaules, résultats de leur entraînement et de leur régime, et les artisans le résultat de ce qu'ils ont appris ». Le charpentier ne vient pas dire : « écoutez-moi vous faire une dissertation sur l'art des charpentes », il montre qu'il possède son art par la maison qu'il a construite et payée. Fais, toi aussi quelque chose de semblable : mange en homme, bois en homme, habilles-toi, maries-toi, aie des enfants, exerce ton activité de citoyen, tout cela en homme ; endure les insultes, supporte un frère déraisonnable, supporte un père, supporte un fils, un voisin, un compagnon de voyage. Montre-nous cela pour que nous voyions que tu as vraiment appris quelque chose des philosophes ».

### Transmettre Le Stoïcisme et nous

La méthode de transmission à ses semblables est très claire : l'exemple. Le savoir pour le savoir ne sert à rien. « Montre leur sur toi-même quels hommes fait la philosophie, et ne bavarde pas », dit encore Épictète. Toutefois, il est bien évident que tous les hommes ne vont pas devenir des philosophes stoïciens... Les élèves d'Épictète prêts à se faire malmener ne sont que des exceptions. Le philosophe doit donc admettre que ses semblables continuent à se passionner pour les richesses, les honneurs, tout ce qui ne dépend pas d'eux et qu'il faut donc en rabattre. Dans toute la mesure du possible, il faut d'abord leur faire découvrir la véritable valeur des choses pour ne pas prendre comme valeur absolue ce qui devrait être indifférent. Mais lorsque c'est impossible, il faut bien les aider, même dans les domaines totalement insignifiants aux yeux du philosophe. Après tout, c'est ce que font les dieux avec nous : « Les dieux viennent en aide aux hommes de toutes les manières possibles, par des songes, des oracles, et pourtant pour des choses qui n'ont d'importance qu'aux yeux des hommes », dit Marc-Aurèle.

On pourrait s'inquiéter du sentiment de supériorité sous-jacent des maîtres du Portique. Mais il ne faut pas oublier que toute « faute » n'est qu'une erreur, ignorance ou maladresse de raisonnement, non par rapport à celui qui enseigne mais par rapport à l'ordre universel. Alors on comprend mieux la présence si fréquente de l'idée de bonté ou de bienveillance : face à celui qui est dans l'erreur, « si tu le peux, fais-le changer d'avis. Sinon, souviens-toi que c'est pour cette situation-là que la bonté t'a été donnée ». Ou encore, « Une seule chose ici-bas a de la valeur : passer sa vie dans la vérité et la justice, tout en restant bienveillant avec les menteurs et les injustes ». Le rôle du philosophe devient alors de redescendre vers des niveaux qu'il s'efforce pourtant sans cesse de quitter, de relativiser les choses et de participer *aussi* à la vie de tout un chacun.

Si quelque chose peut se transmettre d'un individu à l'autre, ce n'est pas dans la doctrine infligée par le maître à l'élève, le supérieur à l'inférieur, mais dans le fait que c'est la vie de chacun qui porte témoignage : le charpentier n'a pas à devenir prédicateur, il doit seulement être lui-même dans ce qui est son rôle, sans se confondre pour autant avec lui, c'est-à-dire sans lui être identifié. Le maître n'est pas au-dessus des autres parce qu'il est le maître, il doit tous les jours confronter son propre enseignement à son comportement. Épictète est sans ambiguïté là-dessus : « au lieu de dire : « Aujourd'hui, j'ai lu tant de lignes, j'en ai écrit tant », dis seulement « Aujourd'hui j'ai fait usage de ma tendance comme le recommandent les philosophes, je n'ai pas fait usage de la colère, je n'ai éprouvé d'aversion que pour ce qui relevait de ma faculté de choisir, je ne me suis laissé ni impressionner ni troubler par tel ou tel, j'ai exercé ma patience, ma continence, mon sens de la solidarité ».

Nous voilà loin de l'anachorète ou du stylite tout autant que du personnage omniscient. Contrairement à ce qu'on pourrait croire ou à la fausse idée qui en est souvent donnée, la philosophie du Portique est une philosophie de la vie, du partage et de la solidarité.



## Le Stoïcisme et nous

Nous venons de faire un très rapide survol de la pensée stoïcienne. Cela suffit pourtant à produire un effet inattendu : voilà une doctrine historiquement datée, à laquelle nous ne pouvons pas adhérer en tant que telle et étrangère à l'immense majorité de nos contemporains qui n'ont jamais entendu parler de Zénon ou d'Épictète, dans laquelle certaines idées ou enseignements proposés produisent en nous une petite musique qui semble nous les rendre relativement familiers. Non pas que nous les mettions ordinairement en pratique, mais nous les *reconnaissons*. Alors que ce n'est pas du tout la même chose lorsque nous lisons par exemple Héraclite d'Éphèse...

Cette familiarité est tout à fait normale pour plusieurs sujets qui n'appartiennent pas au seul stoïcisme mais tout autant à d'autres philosophies ou religions comme la religion chrétienne qui s'en est certainement inspirée : l'appartenance à un Tout, le désir de paix intérieure ou « l'amour du prochain » par exemple. Rien d'étonnant à ce que nous les reconnaissons. Mais d'autres éléments appartiennent plus spécifiquement à la philosophie du Portique et ne nous ont pas été enseignés à ce titre. Pourtant, eux aussi, d'une certaine façon, nous parlent.

Le plus important, sans doute, est ce qui fonde la discipline de l'assentiment : lorsque nous entendons que certaines choses dépendent de nous et d'autres n'en dépendent pas, nous avons l'impression d'une évidence. Et pourtant ! Les stoïciens nous montrent à l'envi que ce n'est pas si simple et que les hommes passent leur temps à confondre les unes avec les autres. Voilà une « évidence » facile à admettre sur le plan intellectuel mais que nous oublions ou laissons sans cesse de côté. Pouvons-nous vraiment considérer toutes les choses extérieures comme « indifférentes » ? Avec un peu ou beaucoup d'efforts, cela peut éventuellement se faire pour la richesse, les honneurs, le temps qu'il fait ou des règles sociales que nous ne contrôlons pas. Mais jusqu'où sommes-nous capables d'aller lorsqu'il faudrait considérer la maladie et la mort de la même façon et ceux que nous aimons comme de simples prêts que nous fait la vie ? Il n'empêche, il est facile d'observer que nous nous emportons ou nous révoltons souvent sans aucune utilité pour des choses qui nous échappent totalement, non ? Nous ne sommes pas des sages mais nous avons l'impression de connaître cette image d'un philosophe indifférent aux vicissitudes de la vie et nous aimerions parfois nous voir nous-mêmes un peu moins stupides. L'idée est là, qui nous tente aussi, même si c'est un peu comme le Mont Blanc vu à travers la fenêtre.

Le processus est le même pour ce que les stoïciens décrivent dans la discipline du désir. Nous reconnaissons assez facilement que nous avons un rôle – ou des rôles – à jouer dans la vie. Nous comprenons aussi cette aspiration à les tenir du mieux que nous pouvons, d'autant plus que nous avons été en partie élevés dans ce sens. De toute façon, personne ne souhaite sortir de scène sous les tomates et les coquilles d'œufs. Un peu plus difficile, cependant, est de veiller sans cesse à ne pas nous identifier à nos habits de théâtre, à ne pas confondre les situations dans lesquelles nous nous trouvons avec ce que nous sommes par derrière leurs variations dues aux circonstances.

L'étape suivante est plus délicate encore : *vouloir* ce qui nous arrive. Normalement, nous pensons qu'il y a notre volonté ou notre désir en premier et que ceux-ci peuvent se réaliser ou non. Ici, le rapport s'inverse, les choses arrivent et c'est à nous de les vouloir comme elles arrivent. Non pas après coup, en consentement subi au nom d'une résignation prenant la forme du fatalisme, mais au moment même. Il ne s'agit pas d'accepter, mais de vouloir. Et même pire, d'aimer, disent les stoïciens. On voit facilement la distance qui nous sépare d'une telle attitude. Pouvons-nous vraiment aimer tout ce qui nous arrive ? Et pourtant, là encore, non seulement cette idée ne nous scandalise pas, mais elle nous est comme familière et nous la considérons avec une certaine fascination.





D'où peut-nous venir cette sorte de complicité avec des idées que nous nous savons très bien incapables de mettre en pratique ? Bien entendu, nous n'avons pas été formés à l'école du Portique à notre insu et sans douleur, à l'inverse des élèves d'Épictète. C'est beaucoup plus simple que cela : les stoïciens ont mis en évidence et développé en la théorisant une propriété inhérente à l'homme et indéracinable lorsqu'elle est même totalement méconnue. Ce qui explique cette sorte de familiarité que nous constatons. Cette valeur essentielle, tout au fond de nous et aussi esclaves que nous soyons, c'est la *liberté*. Liberté de dire non, et liberté de dire oui. Non à ce qui ne dépend pas de nous, non aux troubles intérieurs que cela provoque, non à la dictature de l'extérieur sur la vie qui est en nous... Et oui à ce qui nous arrive, oui à l'univers auquel nous appartenons, oui à notre destin.

Évidemment, il ne s'agit pas de la liberté dont nous aimerions tant nous flatter, au point même de croire la posséder, celle qui consisterait à triompher de la réalité par la seule force de notre désir et à choisir au gré de nos goûts et de nos aptitudes. Quoi de plus facile, lorsque tout va bien et que les yeux sont grand fermés, que de se croire « maître de moi comme de l'univers ». La vie a cependant vite fait de nous remettre à notre place, loin de cette illusion de toute puissance.

Alors oui, d'une certaine façon, nous sommes tous des stoïciens. Nous avons tous en nous les capacités dont ils nous parlent. Le voulons-nous dans notre vie quotidienne ? Cela en tout cas dépend de nous. Nous pouvons toujours essayer de distinguer les choses « qui dépendent de nous et celles qui n'en dépendent pas », ou du moins de nous tromper le moins possible dans ce domaine. Nous souhaitons toujours un avoir un peu plus de sérénité lorsque nous nous voyons hors de nous parce qu'un événement nous contrarie : il pleut alors que j'espérais du soleil ? Que puis-je sur la pluie ? Mon désir de soleil à ce moment est mal venu, c'est tout. Penser ainsi nous est toujours possible. Mais il est probable que nous préférons souvent les délices de l'indignation.

Cela dit, l'effort que nous pouvons faire n'est pas sans poser de questions : comment rester sereins pour nous-mêmes sans être indifférents aux difficultés et aux malheurs des autres ? Il n'y a certainement pas de réponse absolue à cela mais encore faut-il en être conscients si nous souhaitons envisager une solution.

Quant à aimer notre situation, il faut bien reconnaître que nous partons de loin. Notre quotidien est souvent fait de négatif, du sentiment que le sort s'acharne sur nous et de situations insupportables ou inacceptables. Et pourtant, là encore, l'idée que nous pourrions aimer ce qui nous arrive ne nous scandalise pas. Et même, il nous semble que ce pourrait être bien d'y arriver...

Notre stoïcisme est bien enfoui, certes, mais il est là, à notre portée. On pourrait même aller encore plus loin : ce que nous pouvons aimer, c'est non seulement ce qui nous arrive mais, bien au-delà, l'humaine condition dans son ensemble. Il ne s'agirait pas de se transformer en *Ravi de la crèche* voyant partout le meilleur des mondes possibles. Mais à mieux regarder, quel curieux mélange chez l'homme de nullité et de prodigieuses possibilités ! Ce que nous pouvons aimer, c'est cet entre-deux. A un bout, il y a notre animalité, à l'autre, un pur esprit. Nous ne sommes ni l'un ni l'autre seul, fort heureusement, nous sommes un pont entre les deux, ce qui implique une lutte permanente. Ce déséquilibre est la condition même du mouvement et donc de notre vie. Bien sûr, c'est souvent lourd à porter et nous souhaiterions un peu plus de légèreté. Mais c'est bien ce combat que nous pouvons aimer, pas son côté négatif mais le fait qu'il implique que nous sommes toujours sur le pont. Et si cela nous paraît trop lointain, demandons-nous si nous préférierions la vie d'un ange : occupé seulement à faire quelque musique pour les oreilles de Dieu ? C'est cela que nous disait Marc-Aurèle ...



« Le matin, quand il t'en coûte de te réveiller, Que cette pensée te soit présente :  
C'est pour faire œuvre d'homme que je m'éveille... »



*Arte Romana Imperiale. Pinacoteca Biera. Milan. ©jeanmarieandre.com*

### *Quelques références...*

- Pierre Hadot. La citadelle intérieure. Fayard
- Jean Noël Duhot. Épictète et la sagesse stoïcienne. Albin Michel